

## Cours Canguilhem - A. Lachaume d'après Mme Laussucq D'hiriat.

### Analyse de la troisième partie-Philosophie (fin)

Remarques préliminaires :

- chapitre 4 forme binôme avec le suivant (chapitre 5)
- tous deux peuvent sembler sans lien direct avec ce qui précède, mais, en fait, si on replace dans la pensée de Canguilhem : la question de la norme concerne la relation de l'organisme avec son milieu (donc lien direct avec le chapitre 3). En effet, Canguilhem appelle « **NORMATIVITÉ** » l'activité par laquelle l'organisme fait le tri entre les éléments de l'environnement qu'il valorise et ceux qu'il dévalorise, c'est-à-dire la façon dont il se constitue un milieu chargé de sens. La norme, c'est donc la **grille d'interprétation**, d'abord vitale puis ensuite sociale, à travers laquelle le vivant produit son milieu.

#### Chapitre 4 : « Le normal et le pathologique » (p. 199-218)

-couple de notions central dans la pensée de Canguilhem, sur lequel il a travaillé de façon continue, à la fois d'un point de vue médical et d'un point de vue philosophique : forme le sujet de ses deux thèses (médecine en 43, philo en 55). Car grande idée que la différence entre la santé et la pathologie ne dépend pas seulement d'un jugement médical mais aussi d'un jugement moral et politique.

Pose dès le début la question qu'il va essayer de résoudre :

PEUT-ON SUPERPOSER AU COUPLE ANTITHÉTIQUE *PATHOLOGIQUE/SAIN* LE COUPLE DE CONTRADICTOIRES LOGIQUES *ANORMAL/NORMAL* ?

Commence par exposer un pb : l'ambivalence de l'adjectif « normal », qui a deux sens :

- un sens factuel qui décrit le caractère statistiquement représentatif d'une chose. Aurait pour synonyme : relevant d'une « **moyenne** »

- un sens évaluatif : on fait un jugement normatif exprimant la conformité d'un état de choses à un idéal, dans un jugement de valeur. Aurait donc ici pour synonyme : relevant d'un « **idéal** »

Puis explique le problème philosophique que pose cette ambivalence de sens :

- accroche sur Bichat qui opposait la physique et la biologie : « **il n'y a pas d'astronomie, de dynamique, d'hydraulique pathologiques** parce que les propriétés physiques ne s'écartant jamais de leur "type naturel" n'ont pas besoin d'y être ramenées » (p. 200).

Cang' propose deux conceptions de la vie : « **comme système de lois ou comme organisation de propriétés** » (p. 201). Car si on voit l'écart avec le type comme un échec (donc sens évaluatif de l'adjectif « normal »), c'est que l'on tient "**les lois de la nature pour des invariants essentiels**", des types immuables et réels, dont les phénomènes sont des individus qui les vérifient mais toujours imparfaitement. Or, en citant Claude Bernard, montre que cela, dans la pratique, pose un pb au médecin qui ne soigne pas un type humain idéal mais toujours des individus singuliers, ce qui fait justement l'enjeu/le cœur de la médecine. "**Le singulier est donc toujours irrégulier**".

Donc importance de définir la vie : est-elle "**système de lois**", comme le pensent les mécanistes et les déterministes, ou bien une "**organisation de propriétés**", comme le pensent les vitalistes ?

[Explication de notion : le **VITALISME** est une doctrine du XVIII<sup>e</sup> siècle qui considère la vie comme une force immatérielle et transcendante animant la matière. Il se forme par opposition au mécanisme de Descartes. La doctrine est décriée aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles comme une démarche anti-scientifique dans la mesure où elle repose sur une hypothèse non falsifiable (la vie relève d'une force, d'une énergie immatérielle), ce qui est problématique chez Popper. ]

Canguilhem n'est pas vitaliste, mais il prend la défense de cette conception :

- d'une part en lui reconnaissant un intérêt heuristique (**HEURISTIQUE** = l'ensemble des questions ou des stratégies qui permettent de découvrir de nouvelles choses, cf. eurêka). A ses yeux, en effet, en voulant étudier la vie sans présupposer a priori ce qu'elle est et sans vouloir la réduire à de la matière physico-chimique, le vitalisme permet de se poser les bonnes questions sur le vivant : quelle est sa nature ? C'est pourquoi, pour Canguilhem, le vitalisme est plus fécond dans les recherches en sciences de la vie que le mécanisme, pauvre selon lui sur le plan heuristique. Car au moins le vitalisme prend au sérieux l'expérience vécue du vivant. Canguilhem déclare ainsi au début de notre chapitre : « il faudra pourtant en finir avec l'accusation de métaphysique donc de fantaisie pour ne pas dire plus, qui poursuit les biologistes vitalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il

nous sera facile de le montrer quelque jour et ailleurs, le vitalisme, c'est le refus de deux interprétations métaphysiques des causes des phénomènes organiques, l'animisme et le mécanisme. Tous les vitalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle sont des newtoniens, hommes qui refusent aux hypothèses sur l'essence des phénomènes et qui pensent seulement devoir décrire et coordonner, directement et sans préjugé, les effets tels qu'ils les perçoivent. **Le vitalisme, c'est la simple reconnaissance de l'originalité du fait vital** » (p. 201)

- d'autre part en montrant que le reproche fait au vitalisme de reposer sur un postulat métaphysique s'applique aussi au mécanisme qui est un finalisme qui ne s'assume pas (cf le chapitre « machine et organisme »). Le vitalisme de Bichat a été injustement moqué mais il a le mérite de refuser animisme et mécanisme.

1° Les progrès en biologie reposent sur la conception du normal comme ordre et non plus comme loi (p201-207)

a) Examine d'abord le premier terme de l'alternative : l'idée que la vie serait système de lois.

Canguilhem critique cette conception d'une « légalité fondamentale de la vie » (façon de penser de Descartes par exemple), parce qu'il lui reproche de faire des variations singulières des défaillances et des altérations vis-à-vis de la loi comme si la vraie réalité était la loi). Le problème de cette conception est, selon Canguilhem, qu'elle aboutit à un paradoxe qui se trouvait déjà chez Platon : les Idées sont plus réelles que les choses.

Ainsi, si on reprend ce que disait Claude Bernard : le type idéal, qui n'apparaît jamais, puisque sinon tous les individus seraient identiques (puisqu'ils ne sont individus qu'en étant justement variations singulières et imperfections par rapport à la norme), est plus réel que les individus sur lequel se penche le médecin.

Donc critique de Canguilhem : si la nature a des types qui ne sont jamais réalisés parfaitement et si la connaissance biologique consiste à connaître ces types universels, alors la connaissance biologique n'est pas une connaissance du réel puisque seuls les individus concrets sont réels (c'est la même critique, explique Canguilhem, que faisait Aristote à Platon : si connaître c'est tendre vers l'Idée, on connaît l'Idée, mais pas la réalité des choses).

Donc s'oppose à conception de Claude Bernard : cf p. 204.

Cf étude d'un paragraphe : *« L'individu n'est un irrationnel provisoire et regrettable que dans l'hypothèse où les lois de la nature sont conçues comme des essences génériques éternelles. L'écart se présente comme une « aberration » que le calcul humain n'arrive pas à réduire à la stricte identité d'une formule simple et son explication le donne comme erreur, échec ou prodigalité d'une nature supposée à la fois assez intelligente pour procéder par voies simples et trop riche pour se résoudre à se conformer à sa propre économie. Un genre vivant ne nous paraît pourtant un genre viable que dans la mesure où il se révèle fécond, c'est-à-dire producteur de nouveautés – si imperceptibles soient-elles à première vue. On sait assez que les espèces approchent de leur fin quand elles se sont engagées irréversiblement dans des directions inflexibles et se sont manifestées sous des formes rigides. Bref : on peut interpréter la singularité individuelle comme un échec ou comme un essai, comme une faute ou comme une aventure »*

Si l'on commente : Canguilhem prend ironiquement le point de vue du normalisateur qui, pour imposer au monde un ordre systématique, écarte les écarts en les traitant d'« aberration ». L'esprit calculateur va même jusqu'à désapprouver la nature comme négligente : il lui reproche de gaspiller, de mettre en œuvre une débauche de moyens dans la variété des formes vivantes là où la physique (autre sens du mot « nature ») est connue pour toujours suivre la voie la plus économique. La variabilité individuelle est ainsi vue comme un luxe inutile et le comble de l'irrationalité. Mais l'ironie cesse avec l'adverbe « pourtant » et le point de vue s'inverse alors, quand il présente une objection : c'est quand une sous-espèce est peu diversifiée qu'elle tend à s'éteindre. A trop vouloir s'économiser, la vie s'épuise, alors que la dépense improductive est une prodigalité fertile.

b) C'est pourquoi Canguilhem envisage alors une autre conception des choses : la vie comme un ordre de propriétés dont la stabilité est précaire car elle suppose un équilibre mouvant entre des puissances et des fonctions vitales. Il envisage le fonctionnement organique sur le modèle non plus de la loi mais de la norme. Dans cette perspective, l'écart n'est pas un accident mais un fait, sans jugement de valeur. La singularité de l'individu n'est donc plus un échec ou une faute, mais un essai et une aventure (p. 205). Ce qui compte, pour évaluer le vivant, n'est pas qu'il corresponde à un type idéal préétabli, mais qu'il réussisse à vivre (reprend l'étymologie latine de *valere* : la valeur = bien se porter) => propose donc de remplacer le terme d'« anormal » par le terme d'« anomal ».

⇒ innovation lexicale de Canguilhem pour lever l'ambiguïté des deux sens du mot « normal » : propose de distinguer :

-« l'anormal » (de « anomalie » : du grec *a-* privatif, *n* euphonique, et *omalos* : « lisse, régulier ») pour le sens factuel => ainsi une taille de 2,20 mètres est appelée par Canguilhem une « anomalie » dans la mesure où elle est une exception scientifique mais ne pose aucun pb de santé à la personne concernée

-et « l'anormal » (de « anomalie » : du grec *-a* privatif, et *norma* qui signifie l'équerre) pour le sens évaluatif : la situation problématique à dénoncer comme n'étant pas conforme aux attentes ou exigences et qui est évaluée péjorativement car elle pose pb (même si, par ailleurs, elle peut être tellement courante qu'elle est plutôt la règle que l'exception).

=> donc une « anomalie » est un événement rare sur le plan statistique sans préjuger si cette rareté est bonne ou mauvaise alors qu'une « anormalité » est un écart vis-à-vis de la règle qui est condamné.

Donc pour Canguilhem, voir la vie comme un ordre de propriétés, c'est voir les individus vivants, à qualité de vie égale, non pas comme des correspondances plus ou moins réussies à un idéal, mais comme des formes de vie simplement différentes. Cf p. 206 : « il ne peut rien manquer à un vivant, si l'on veut bien admettre qu'il y a mille et une façons de vivre ». C'est le fait de réussir à vivre ou non qui décide de la valeur d'une forme vivante.

2° la normalité du vivant, c'est sa normativité (p. 207-213)

Ce qui, à ses yeux, soutient cette approche : l'embryologie et la tératologie qui voient que des modifications qui peuvent sembler anormales s'imposent parce qu'elles permettent à ceux qui les portent de survivre. Prend exemple des travaux dans théorie de l'évolution de Georges Teissier, qui montre que dans toute espèce, on a une certaine fluctuation des gènes, qui lui permet justement de s'adapter et donc de pouvoir évoluer, mais elle aurait aussi pu évoluer différemment, et ce qui était vu comme anormal au sens de rare et inhabituel pour l'espèce, peut, par sélection du milieu, devenir la norme.

⇒ Donc conclusion de ce propos de Canguilhem : la normalité d'un être n'est donc pas absolue, essentielle, elle est relative au milieu dans lequel il vit et à sa capacité à vivre dans ce milieu. Un milieu où il y a des anomalies n'est pas nécessairement anormal/pathologique, il peut devenir la norme.

⇒ Le normal, c'est donc tantôt le caractère moyen, tantôt le caractère qui sera vital parce qu'il permettra à l'individu d'avoir d'autres normes c'est-à-dire d'avoir plus de jeu dans la façon dont il adaptera son environnement à lui

Envisage alors un autre sens de la norme, non plus vitale, mais sociale : il y a chez l'homme des anomalies qui sont tenues pour des infériorités et qui pourtant ne sont pas supprimées par la sélection => réponse : c'est que la société compense par ces artifices ce déficit : « n'oublions pas en effet que dans les conditions humaines de la vie, des normes sociales d'usage sont substituées aux normes biologiques d'exercice » (p. 209)

C'est déjà vrai chez les animaux avec la domestication : « **la vie des animaux domestiques tolère des anomalies que l'état sauvage éliminerait impitoyablement** » (p. 209) (avec évocation d'un autre sujet : puisque les espèces domestiques sont particulièrement instables, est-ce que ce n'est pas cette instabilité qui est la cause de la domestication, par exemple en allant avec une résistance moindre ?)

Bien voir que le terme de « norme » recouvre chez Canguilhem ces deux acceptions à la fois : la norme vitale, au sens de valeur positive ou négative que le vivant donne à tel ou tel élément et par quoi il se constitue son milieu de vie, adapte son environnement à lui plutôt qu'il ne s'adapte à son environnement ; et la norme sociale, arbitraire (non pas au sens péjoratif d'injustifié mais au sens de qui n'a pas de fondement de nature mais repose uniquement sur la prise de décision d'une autorité). Ex : décider si un pied-bot, l'albinisme ou un bec-de-lièvre sont des anomalies ou des anormalités fait aussi intervenir, pour un médecin, en plus de sa connaissance de la physiologie et de son expérience de vivant, la représentation qu'a ce caractère dans un milieu social et une époque données).

Donc est-ce qu'il existe encore du pathologique ?

Pour Canguilhem, oui. Ce qui fait qu'il y a pathologie : non pas, en soi, l'écart avec une constante physiologique, mais le fait que ce qui est anomalie devient « affecté d'une valeur vitale négative » (p. 210)

Se réfère à Goldstein (déjà utilisé pour la notion de milieu dans le chapitre 3) : idée qu'il faut mesurer l'écart vis-à-vis de la norme, non pas entre l'individu et un type idéal mais **entre l'individu et lui-même** en regardant

le « **comportement total** de l'organisme, modifié dans le sens du désordre, dans le sens de l'apparition de réactions catastrophiques » (p. 210). Cf p. 211 : « une altération dans le contenu symptomatique n'apparaît maladie qu'au moment où l'existence de l'être, jusqu'alors en relation d'équilibre avec son milieu, devient dangereusement troublée ». Le caractère pathologique d'une anomalie n'est donc **pas fixé d'avance**.

Voit réfutation possible : c'est fonder la maladie sur l'appréciation subjective du patient et non sur des mesures objectives. Mais utilise alors Leriche : ce qui fait la maladie, c'est qu'il y a une altération pas seulement de l'anatomie mais de la physiologie totale de l'homme : « sous les mêmes dehors anatomiques, on est malade ou on ne l'est pas » (p. 211) => c'est le comportement total de l'individu dans le monde qu'il faut considérer.

⇒ Donc est-ce que cela veut vraiment dire qu'il n'y a pas de différence entre normal et pathologique, pas de frontière ?

Oui, si c'est pour dire que d'un individu à l'autre, le normal est relatif. Il faut donc éviter d'essentialiser la maladie : elle est une catégorie mentale pour comprendre comment un mode de fonctionnement bascule dans un autre, par un effet de déséquilibre, comment la façon dont le vivant s'adaptait à son milieu ou plutôt adaptait son milieu à lui lui devient trop coûteuse.

Mais non dans le sens où, à l'intérieur du même individu, la frontière est absolue : « **quand un individu commence à se sentir malade, à se dire malade, il est passé dans un autre univers, il est devenu un autre homme** » (p. 213). Ne s'agit pas de penser, comme Claude Bernard, qu'il n'y a qu'un degré de différence entre la santé et la maladie et que la maladie est simplement un écart par rapport à une statistique, mesurable de façon quantitative. Ne marche que dans une perspective où on mesure tel ou tel phénomène. Mais ne fonctionne pas dans perspective qui considère l'organisme comme un tout et qui voit que dans la maladie, il fonctionne autrement.

⇒ En effet, ce qu'il y a de différent est la perte de souplesse : la santé, c'est quand l'organisme est labile, c'est-à-dire à plusieurs façons de s'y prendre pour réaliser une fonction, et la maladie est au contraire une réduction du nombre de ces alternatives internes, quand le corps n'a plus qu'une seule manière de fonctionner : « **la vie à l'état pathologique n'est pas absence de normes mais présence d'autres normes** » (p. 214)

Aboutit donc à une définition de la santé et de la maladie : la maladie comme la vie selon des normes rétrécies, des normes inférieures du point de vue de l'activité vitale parce qu'elles interdisent certaines choses qui restent permises à d'autres ou étaient auparavant permises au sujet. Et argument en faveur du caractère objectif de ce jugement qui dit ces normes « inférieures » : le développement de la médecine pour y remédier.

La maladie est donc la situation où la vie en nous revoit ses exigences à la baisse, pour se contenter de dépassements de soi plus modestes : la vie est toujours dépassement de soi, elle ne peut jamais refaire à l'identique, elle n'est donc, malgré les apparences, jamais diminuée au point de renoncer à se dépasser. Au contraire, la santé est la robustesse d'un système qui non seulement supporte la déformation mais même la provoque pour expérimenter des régimes de fonctionnements alternatifs afin de se ménager une réserve et d'entretenir sa marge de liberté dans le jeu des parties : « **la santé, c'est le luxe de pouvoir tomber malade et de s'en relever** » => la santé n'est jamais un état définitif ni stable, c'est la conquête permanente d'un équilibre précaire. Elle n'est pas l'absence de problèmes mais la victoire sur tous les problèmes et une victoire telle qu'on n'a même pas remarqué les problèmes.

Finit avec l'idée que ces considérations sur la différence entre la santé et la maladie sont vraies aussi pour la pathologie mentale :

-le malade mental est un « **autre homme** », un homme dont la capacité d'adaptation au réel ou à la vie a été modifiée

-avec même relativité de ce que l'on appelle l'adaptation au réel puisque dépend des valeurs techniques, économiques ou culturelles d'une société. Preuve de cette relativité : la difficulté quelquefois à distinguer entre la folie et la génialité (p. 216)

-mais avec même perte de la capacité à avoir d'autres normes : l'anormal comme la rigidification d'une façon de fonctionner. Cf la note qu'il rajoute, à partir de la deuxième édition, à l'avant-dernier paragraphe : « Selon le Dr Henry Ey : « **la santé mentale contient la maladie, aux deux sens du mot « contenir »** » => dit, d'une part, que l'éventualité de la maladie est contenue dans l'organisation mentale de tout individu en bonne santé, car elle n'est pas d'une autre nature que la santé mais seulement une autre forme d'organisation

mentale ; et, d'autre part, que tout en nous lutte contre le basculement de la santé mentale vers la maladie mentale car l'organisation saine cherche en permanence à canaliser et normaliser.

CL du chapitre :

-Opposition de Canguilhem à ce qui semble être la *doxa* : la maladie est un état anormal de l'individu et la santé consiste dans la conformité d'un organisme à une norme biologique, la maladie étant la perte de ces normes.

-Car critique cette lecture de la situation : lui reproche de faire de la norme une sorte de modèle, de perfection à atteindre, vis-à-vis duquel les êtres vivants seraient toujours plus ou moins en déficit, et qui autorise donc sur le vivant un jugement de valeur

=> S'agit donc, pour Canguilhem, de proposer un autre sens au concept de normal, pour libérer les êtres vivants de l'exigence de correspondre à une norme extérieure : propose donc le terme « anormal » pour marquer la différence sans jugement de valeur. En proposant donc de changer de paradigme sur la vie : ne plus la voir comme système de lois mais comme ordre de propriétés.

- Mais pourrait alors donner l'impression qu'il n'y a aucune différence entre la santé et la maladie, que tout n'est qu'anomalies, et qu'il n'y a qu'une différence de degré entre certaines anomalies qui sont déclarées anormales car affectent la vie de l'individu et d'autres qui ne sont qu'anormales.

-Or s'oppose à ce relativisme à partir du point de vue du patient : la maladie c'est l'expérience d'un état de vie autre, donc sur le plan subjectif il n'y a pas différence de degré mais de nature entre la pathologie et la santé ; sur le plan objectif, c'est la vie selon des normes réduites, dépréciées en ce sens qu'il faut les accompagner par la médecine.

Donc, par rapport au questionnement du début : pathologique n'est pas le contradictoire logique de « normal », car la pathologie n'est pas la perte d'une norme mais la vie selon d'autres normes, dans un milieu qualitativement inférieur : l'organisme malade est celui qui crée de nouvelles normes pour vivre dans son milieu. En revanche, pathologique est le contraire logique de sain car est sain l'organisme qui est capable de s'adapter à des milieux différents.

## **Appendice pour mieux comprendre le propos :**

Dans sa thèse de médecine, Canguilhem défend l'idée que les médecins, lorsqu'ils posent un diagnostic utilisent le deuxième sens alors qu'ils croient généralement utiliser le premier => revient à dire que le diagnostic médical n'est pas un jugement purement scientifique : pour poser un diagnostic, les médecins font aussi autre chose que d'analyser objectivement et scientifiquement la situation, propos en soi assez polémique.

En effet, selon lui, le diagnostic médical ne consiste pas à identifier des anomalies, ce qui serait une attestation objective de faits, mais à juger des anormalités, ce qui est une évaluation normative. Car le médecin, en fait, prend un parti : « le médecin a pris le parti de la vie ». C'est que le médecin est un vivant : quand il regarde le malade, c'est la vie en lui qui diagnostique. Lorsqu'un médecin qualifie qqch de pathologique ou de sain, il se fait le porte-parole de la vie. L'activité médicale est ainsi le prolongement de l'activité vitale qui est une activité normative, donnant des valeurs positives et négatives à ce qui est autour de soi. L'activité médicale fait partie de l'effort spontané propre à tout vivant pour lutter contre ce qui fait obstacle à son maintien et à son développement. La médecine n'est donc pas simplement de la biologie appliquée, elle est un débat où le médecin donne une valeur au symptôme.

Or c'est problématique. Car ce qui s'atteste objectivement, c'est l'anomalie : on compare un individu à son type statistique (la forme statistique la plus représentée dans l'espèce à laquelle il appartient) et on met en évidence son caractère atypique. Mais attester une anormalité est plus que ça puisque c'est affirmer que le type statistique est la bonne forme et que les formes excentriques sont moins bonnes, ce qui revient à nier la diversité des expériences de la nature puisque c'est affirmer qu'il n'y a qu'une seule bonne manière de vivre à l'intérieur de chaque espèce.

Donc solution que propose Canguilhem : chaque forme de vie doit être jugée par rapport à elle-même car c'est toujours par rapport à soi-même qu'on est normal ou anormal : il faut comparer avec la vie d'avant, ou la vie que je pourrai avoir, ou la vie que j'ai pour projet d'avoir => pour juger si un mode de vie est fonctionnel ou dysfonctionnel au point d'être pathologique, il faut aller plus loin que la comparaison du cas et du type, il

faut prendre en compte le coût de fonctionnement et la qualité de vie de la personne concernée, en l'écouter, pour poser le diagnostic de pathologique ou de sain.)

### Chapitre 5 : « La monstruosité et le monstrueux »

- <https://podcast.ausha.co/une-annee-en-prepa/une-annee-en-prepa-philosophie-georges-canguilhem-et-les-monstres>

Remarque préliminaire :

-grand intérêt de Canguilhem pour la tératologie (= l'étude des malformations des êtres vivants par laquelle on cherche à mieux comprendre les processus vitaux normaux).

-lien avec le chapitre précédent est direct : si l'on considère la vie comme un ordre de propriétés et non un système de lois, et que l'on accepte que le vivant passe son temps à adapter son environnement à lui (à se faire donc un milieu) en établissant des normes qui ne sont pas des tentatives pour réaliser un idéal mais la valorisation et la dévalorisation de certains éléments dans la mesure où ils permettent la vie, alors on comprend que la norme pour le vivant c'est la vie et donc qu'aucun être vivant n'est un monstre dans le sens où, puisqu'il vit, il satisfait à la norme, il n'est pas manqué, il a de la valeur.

1° Définitions : le monstre comme création, mais la monstruosité (médical) n'est pas le monstrueux (social)

#### -Le monstre, création de la nature.

Canguilhem part de ce qui fait qu'on qualifie de monstres certains vivants. Cela vient, selon lui, d'un préjugé : on a l'habitude d'un ordre dans la nature et de voir « **le même engendrer le même** » (p. 219), ce qui fait que l'on pense que la vie nous enseigne l'ordre. Donc certaines anomalies qui apparaissent provoquent une crainte radicale chez l'humain, à la fois parce qu'il sent qu'elle aurait pu le toucher et parce qu'il sent qu'il pourrait la transmettre. Il y voit alors une monstruosité, c'est-à-dire un vivant de valeur négative. Si nous n'étions pas des vivants, nous ne porterions pas ce regard négatif, nous verrions seulement dans le monstre l'autre (« **un ordre autre que l'ordre le plus probable** », p. 220).

Note aussi que la notion ne porte que sur des vivants : pas de monstre minéral ou mécanique => c'est une catégorie du vivant, « **c'est le vivant de valeur négative** » (p. 220).

Lien aussi avec l'énorme (qui étymologiquement signifie aussi le hors-norme) car idée que ce qui sort de la norme sur le plan quantitatif ne peut pas ne pas faire de même sur le plan qualitatif. Ex : le géant : pas seulement un homme très/trop grand mais pas un homme.

#### -Le monstre, création de l'imagination

Pourtant Canguilhem remarque que notre imagination produit bien plus de monstres que la vie elle-même : en effet, les monstres biologiques sont rares et pas si extraordinaires alors que les monstres imaginaires sont si variés qu'ils constituent tout un monde (//Verne, II, 18 : « quand il s'agit de monstres, l'imagination ne demande qu'à s'égarer »). Donc on ne peut pas penser que notre imagination ne fait que copier la variété des formes qu'elle voit dans la nature : elle en invente beaucoup plus que dans la nature observable, donc ne peut pas l'avoir prise pour modèle. Mais l'on peut penser que l'imaginaire est mû par quelque chose de l'ordre du vital : il saisit chaque opportunité pour expérimenter des formes nouvelles, dans un élan d'auto-dépassement constant.

#### Il propose alors de faire la différence entre :

-la monstruosité : type d'anomalie qui relève d'un jugement médical. C'est une forme vivante ne correspondant pas à un type, une malformation anatomique, mais sans qu'on y porte de jugement de valeur.

-et le monstrueux : jugement qui relève du juridique et du moral, qui porte sur une différence physique telle qu'on la montre du doigt (étymologie du monstre, souvent phénomène de foire) et qu'on rejette hors de l'humanité celui qui la porte. Le monstrueux, en ce sens, c'est le contre-nature, que ce soit dans une pensée religieuse (le pécheur, le mauvais) ou laïcisée (le bestial, le sauvage, l'inhumain), parce qu'il contrevient aux lois de la nature, qu'il est délictueux.

=> même logique en fait qu'avec la question de la normalité : volonté de Canguilhem de faire la différence entre un sens purement descriptif et un jugement de valeur (généralement négatif), qui se trouvent tous deux impliqués dans le même terme et qui, par leur confusion, et empêche alors de penser clairement les

choses. Veut faire la différence entre la désignation neutre d'une malformation anatomique et la lecture morale qu'on en fait.

## 2) Histoire des représentations du monstre

### a) le lien entre monstruosité et monstrueux de l'Antiquité au XVIIIe siècle

Propose pour cela une brève histoire des représentations, une histoire de la façon dont le monstrueux et la monstruosité ont été pensés et considérés, de l'Antiquité à nos jours. Identifie plusieurs périodes :

-de l'Antiquité à la Renaissance : idée que le monstrueux est identifié au diabolique : idée que les êtres vivants monstrueux sont le résultat d'accouplements contre-nature [cf. mythe qui traîne dans *Elephant man*]. On ne se contente donc pas d'un regard neutre, qui verrait seulement des anomalies, mais on leur attribue un caractère négatif, on les juge moralement comme le résultat d'une compromission de l'homme avec les forces du mal : la monstruosité, c'est la manifestation extérieure du caractère fautif, pécheur et méchant (au sens propre) de celui qui la porte ou de ses parents. Pour les animaux, c'est le résultat d'accouplements entre espèces différentes sans respecter endogamie (cf idée que c'est surtout en Afrique : p. 223).

Canguilhem fait néanmoins la différence entre l'Orient où on divinise les monstres car on pense la nature comme un lieu de métamorphoses et de parenté des espèces, et la Grèce où on les voit négativement car on pense la nature, avec Aristote, comme régularité et fixité => monstruosité affublée de deux jugements opposés mais point commun est l'attribution d'une signification morale et transcendante.

Au Moyen Age, ajoute Canguilhem, la liaison entre le monstrueux et le diabolique passe même dans l'imagination : idée qu'il suffirait qu'une femme soit marquée par une image démoniaque pendant sa grossesse pour engendrer en un être monstrueux. Conception qui n'est pas seulement une superstition du vulgaire, puisqu'elle est étayée par l'appui de certains savants : Canguilhem cite ainsi Ambroise Paré, qui donne à l'imagination le pouvoir de produire des monstruosités biologiques, et Malebranche qui en fait la théorie (laquelle sera même généralisée aux animaux au XVIIIe siècle).

-aux 17 et 18e siècles : Canguilhem rappelle, en continuité avec la pensée médiévale, le grand pouvoir accordé à l'imagination, qui fait qu'il y a porosité entre la réalité et la fiction et que beaucoup d'œuvres d'art qui peignent le monstrueux. Mais souligne, à la différence pour le coup du Moyen Age, la tolérance de ces deux siècles vis-à-vis des monstres, dont ils font un objet et un instrument de la science en les observant avec méthode et en accumulant des faits pour les penser comme ce qui permet le passage d'une espèce à l'autre. Canguilhem écrit p. 229 : « **Il s'agit d'une insurrection contre la légalité stricte imposée à la nature par la physique et la philosophie mécanistes, d'une nostalgie de l'indistinction des formes, du panpsychisme, du pansexualisme. Les monstres sont appelés à légitimer une vision intuitive de la vie où l'ordre s'efface derrière la fécondité** ».

### b) 19e siècle : siècle-tournant car c'est lui qui opère la séparation entre le monstrueux et la monstruosité.

- Cela se fait sous l'influence du positivisme

Explication : Le positivisme rationalise la monstruosité : il n'y voit plus un produit du monstrueux, mais simplement un concept biologique : la monstruosité, ce n'est plus le résultat d'une rencontre entre l'homme et les forces du mal, mais des formes intermédiaires de vie. Ce n'est plus ce qui échappe à la règle, c'est ce qui s'y inscrit. Le monstre est vidé de sa substance, au fond, il est « naturalisé » (p. 228). Le grand nom, dans ce domaine, c'est celui des deux Geoffroy Saint-Hilaire, père et fils (Etienne et Isidore) : le père définit la monstruosité comme la survivance d'une forme embryonnaire normalement transitoire : « **pour un organisme d'espèce donnée, la monstruosité d'aujourd'hui, c'est l'état normal d'avant-hier** » (p. 230). Son fils entreprend de les classer pour montrer la continuité de la formation des différentes espèces dans le contexte des théories de l'évolution, pour essayer de découvrir les chaînons manquants dans le continuum du vivant, sans porter aucun jugement de valeur sur elles. Car idée darwinienne : tous les individus vivants sont des mutants parce qu'il y a toujours des erreurs de codage dans la reproduction cellulaires ; la plupart de ces mutations sont négligeables et invisibles, ce qui fait que l'on ne se rend pas compte que nous sommes tous, à un degré infinitésimal, des monstres. En fait le vivant est tellement plastique que la vie tente constamment de nouvelles formes, dans un continuum où des trous apparaissent quand les formes de vies tentées ne sont pas viables ; mais, à partir du moment, où une forme est viable, elle n'est pas négative (donc pas monstrueuse).

⇒ On voit la différence entre la pensée de Canguilhem et la pensée des Geoffroy Saint-Hilaire alors qu'elles pourraient paraître identiques puisqu'elles entendent toutes deux porter un regard neutre sur les

déformations anatomiques, sans jugement de valeur. Mais, là où les Geoffroy Saint-Hilaire estiment que le rejet de ces malformations vient d'un préjugé d'ignorant, d'un manque de connaissance scientifique qui fait que l'on ignore la place de cette forme dans le continuum de la vie, Canguilhem affirmait au début que c'était notre regard de vivant qui rejetait la difformité : à ses yeux, le problème vient de ce que la vue de la malformation d'autrui me remet en question dans ma propre forme (elle me fait sentir que ça aurait pu m'arriver ou que ça pourrait arriver par moi) => elle me fait comprendre que la forme de mon corps n'est pas nécessaire mais contingente, pas un donné garanti et fixe mais précaire => c'est la vie qui juge en nous et qui s'affole car elle est en permanence un combat pour rester non difforme. Cf : **« ce qui fait la valeur des êtres vivants, ou plus exactement, ce qui fait des vivants des êtres valorisés par rapport au mode d'être de leur milieu physique, c'est leur consistance spécifique, tranchant sur les vicissitudes de l'environnement matériel – consistance qui s'exprime par la résistance à la déformation, la lutte pour l'intégrité de la forme »** (p. 220-221) : le vivant lutte en permanence pour rester non difforme (donne exemple de la régénération des mutilations chez certaines espèces, de la reproduction, on peut penser à ce que dit Verne du poulpe dont le bras coupé repousse : « Les bras et la queue de ces animaux se reforment par réintégration, et depuis sept ans, la queue du calmar de Bouguer a sans doute eu le temps de repousser ») et c'est pourquoi il panique devant le difforme qui lui fait comprendre que le combat n'est pas facile ni la victoire certaine.

- ⇒ Donc grande différence entre la pensée des Geoffroy Saint-Hilaire qui expliquent le rejet du monstre comme un simple problème de xénophobie (au sens étymo : la peur de l'étranger), mais un problème d'intimité (c'est mon rapport à moi-même, au vivant que je suis qui est en jeu).

Puis un autre biologiste, Camille Dareste, fonde, lui, la tératologie expérimentale : il produit sur l'embryon de poulet la plupart des monstruosité classées par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et espère pouvoir produire des espèces héréditaires.

- ⇒ Donc le monstrueux semble avoir disparu puisque « l'anomalie explique la formation du normal » (p. 231) car « le pathologique est du normal empêché ou dévié »

Mais Canguilhem souligne que le monstrueux n'a pas pour autant disparu de la pensée occidentale. Il en note le retour, d'une part dans la poésie (on peut penser à la littérature romantique, même gothique en Angleterre), et d'autre part dans la science elle-même car la tératologie expérimentale peut relever, non plus seulement d'une recherche désintéressée de savoir, mais d'un projet terrible pour modifier l'homme (quand bien même, en réalité, l'expérimentateur tératologique ne crée pas réellement, il ne fait que tirer les ficelles de la nature pour faire jouer les lois qui organisent les monstruosité. Canguilhem cite E. Wolff disant que le tératologue expérimental ne fait que perturber un processus qu'il ne peut pas commencer lui-même, p. 234).

-C'est une bonne chose de maintenir cette distinction

- ⇒ Idée que faut maintenir la différence entre le monstrueux et la monstruosité : d'une part, parce que la monstruosité anatomique est pauvre, alors que le monstrueux imaginaire est proliférant ; d'autre part parce qu'il n'y a rien de monstrueux dans les monstruosité car un vivant n'est jamais manqué. La vie n'est pas un système de lois vis-à-vis duquel les cas singuliers seraient imparfaits, elle est un ordre de propriétés : un vivant, à partir du moment où il vit, est réussi.